

## Poème n°14 : Au Petit Pont Perdu.

Arc-bouté fièrement aux rives  
Verdoyantes d'un canal oublié,  
Un vénérable pont, aux pierres  
Fendillées par les rudes hivers,  
Aux parapets gravés de graffitis  
Touchants, marques des amours  
Mortes, enjambe une eau calme  
Et dormante le long de la vallée.

Au centre d'un bel écrin d'arbres  
Et de feuillage disposés alentour,  
Gardiens vigilants de ce royaume  
D'eau aux charmes évocateurs du  
Paradis Perdu, il trône à sa façon,  
Majestueuse et champêtre, sur un  
Cours livré aux barges indolentes,  
Jadis halées par de forts chevaux.

Il règne dans ces lieux, apaisants et  
Retirés, un silence profond où vibre  
La nature en mélodieuses musiques.  
Voilà l'accord parfait, aux harmonies  
Célestes ! Elles tranquillement le cœur  
Et alimentent l'esprit. Même s'il reste  
La seule note de pierres à transformer  
L'endroit en une fugue enchanteresse.

\* \* \* \* \*

Je marchais d'un pas lent, la tête ailleurs,  
Quand la brise légère effleura mon visage  
Comme une main sur la peau, caressante.  
Les feuilles argentées des frêles peupliers  
Frémirent de concert dans un ballet futile.  
Agitées par ce souffle, elles bruissaient, en  
Un murmure doux à mes oreilles, mais qui  
Dut l'alarmer, lui sans cesse sur ses gardes.

Car soudain je le vis surgir derrière le pont,  
Inélegant et gauche, avec ses longues pattes  
Pendantes à sa suite. Il s'arrachait des joncs  
En des battements heurtés, ses deux grandes  
Ailes cendrées, aux franges bordées de noirs,  
À peine déployées... Il s'élevait en un vol lent,  
Son long cou mollement étiré et son bec effilé,  
Droit vers le soleil lorsqu'il vira vers l'amont...

Dans l'axe des berges, à l'approche d'une courbe,  
Afin d'échapper à ma vue derrière les frondaisons  
D'août, en mâle solitaire troublé dans sa quiétude  
Par des bruits déroutants, avec sérénité, il quittait  
Les parages. En quête d'un coin de verdure cachée  
Où pêcher en abondance, à coups de bec puissant,  
Des brochets frétilants nageant entre deux eaux...  
Va, discret et sage héron, éloigne-toi des hommes !

Quant à moi, bluffé, ta sauvage liberté m'exhortait  
À vouloir mettre fin tout à coup à mes obligations.  
Bien que je sois las de devoir batailler, j'ai pourtant  
Continué ma promenade et passé le pont, oublieux  
De ton vol, envahi par le désir de partir en voyage.  
Au bord, proche de roseaux jouets des vaguelettes,  
Une fleur de nénuphar, d'un jaune éclatant, flottait  
À la surface, protégée par de vertes feuilles rondes.

C'est alors que je te vis, jeune femme ravissante, habillée  
Seulement d'une robe d'été, claire transparente et courte,  
Dont la coupe cintrée soulignait hanche et sein. Le visage  
De trois quarts tu te tournais vers moi, allongée sur le sol,  
Pleine d'abandon. Telle une chatte feignant de sommeiller,  
Toujours sur le qui-vive, tu me fixais avec tes yeux mi-clos,  
Rieurs et pénétrants, rivés à mon regard d'emblée conquis.  
Tu t'es dressée d'un bond et moi, bouche bée, je t'ai suivie.

Arrivés à l'écluse, nous regardions curieux une péniche passer,  
Bloquée un court instant entre les deux portes d'acier tout juste  
Refermées. Debout sur le rebord, nous tenant par la main, nous  
Surplombions les cales, remplies à ras-bord de tonnes de grains  
De blé à peine moissonnés, quand tu te mis à rire brusquement,  
À gorges déployées. Tu m'as dévisagé, scrutant mon âme nue, et  
Vite tu as compris que je n'oserais jamais, malgré ma folle envie.  
Dans un élan câlin tu m'as pris dans tes bras et tu m'as embrassé.

Encore tout enflammé par le goût épicé de tes lèvres, enfoui dans mon palais,  
Quand tu m'as suggéré : *Veux-tu ?*, le chaland s'ébranlait pour poursuivre son périple,  
À l'avant de la proue les battants libérés, voguant enfin vers son port d'attache. Ma raison  
Vacillait, ma poitrine m'oppressait, mes sens s'embrasaient et je n'osais bouger. Alors, délurée  
Sauvageonne, tu as sauté, m'emportant avec toi, attaché aux longs rubans de soie de ta chevelure  
Auburn aux reflets chatoyants. Et, au rythme tranquille du bateau en partance, nous nous sommes  
Éloignés pour ne plus revenir. Heureux de fuir enfin la fureur et les bruits de vies trop laborieuses !

Poème écrit par **Philippe Parrot**,

Commencé le 01 septembre 2012

Et terminé le 16 septembre 2012.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.